

/ critique / Un sentiment de vie : la musique du for intérieur



Claude Degliame et Nicolas Martel. Photo Simon Gosselin

**Jean-Michel Rabeux signe au Théâtre de la Bastille, sa deuxième mise en scène d'un texte de Claudine Galea après *Au Bord* en 2014. Dans *Un sentiment de vie*, l'autrice évoque son enfance avec ses parents. Le spectacle est une réussite qui tient à l'alchimie d'un duo attachant et à la musicalité d'une adaptation radicale.**

On pourrait être chez David Lynch, perdu dans les limbes d'un inconscient torturé. Une lumière cendrée baigne un plateau quasiment nu. En fond de scène, un homme en redingote court, apeuré, dans une montagne enneigée; son image, filmée au ralenti, est projetée sur un écran de tulle. À droite, ce même homme se tient là, devant nous, inerte est inexpressif, une canne à la main. Tandis qu'à gauche, **une femme, la petite soixantaine, cheveux gris coupés courts, se masse les tempes, assise sur une chaise. Cette femme est autrice. Elle s'appelle Claudine Galea.** Elle prend la parole et commence par citer des écrivains allemands – Falk Richter, Georg Büchner, Lenz... -, sans que l'on comprenne précisément où elle veut en venir. Mais, grâce à la littérature, elle parvient à aborder le sujet qui la taraude : ses parents, ce couple si mal assorti. Sa mère était communiste, antimilitariste et violente; son père, réac, militaire et affectueux. Il y aura le récit de son enfance passée dans l'Algérie coloniale, le désamour maternel et la déchéance paternelle. Claudine Galea accompagnera son père, rongé par le cancer, jusqu'à la mort. Il y aura aussi et surtout la difficulté à lui témoigner de l'amour, même après sa disparition. Et la musique des crooners américains, qui, heureusement, leur permettait de communiquer.

**Si le texte, construit sur les méandres d'une pensée sinieuse, est étrange; la mise en scène de Jean-Michel Rabeux l'est encore davantage à cause de son dépouillement, sa morbidité et sa langueur inhabituelle.** Un certain temps d'adaptation est nécessaire pour que l'oreille trouve ses repères. Tout, ici, se joue dans la cadence des mots et la scansion des comédiens. **La diction de Claude Degliame, dans la peau de l'autrice, est d'une précision d'horloger.** Avec une présence digne d'une chanteuse punk, bravade et magnétique, elle fait entendre la douleur des non-dits qui se transmettent de génération en génération. **Nicolas Martel, qui incarne à peu près tous les autres personnages sans se départir de sa redingote, anime le plateau avec ses interprétations de Frank Sinatra et son jeu de guitare minimaliste, exclusivement rythmique.** La réussite de ce spectacle tient à la direction de ce duo, étrangement dépareillé, mais diablement attachant. Quelques longueurs sont à déplorer – à la fin de la pièce surtout – mais l'ensemble reste d'une radicalité réjouissante.

**Un sentiment de vie**

**Texte Claudine Galea (Editions Espaces34)**

**Mise en scène Jean-Michel Rabeux**

**Avec Claude Degliame, Nicolas Martel**

**Lumières Jean-Claude Fonkenel**

**Costumes Sophie Hampe**

**Assistanat à la mise en scène Sophie Rousseau**

**Production La Compagnie**

**Coproduction La Compagnie, Théâtre de la Bastille – Paris**

**Avec l'Aide à la création de la Région Île-de-France**

*Du 27 septembre au 15 octobre 2021 à 19h au Théâtre de la Bastille  
(relâche les dimanches et le jeudi 23 sept)*

Un sentiment de vie, texte de Claudine Galea (Editions Espaces 34), mise en scène de Jean-Michel Rabeux.



Crédit photo : Simon Gosselin.

**Un sentiment de vie**, texte de **Claudine Galea** (Editions Espaces 34), mise en scène de **Jean-Michel Rabeux**.

*My Secret Garden* relate la confession autobiographique de l'allemand Falk Richter : « Je me prends moi, dit-il, ma vie, mes pensées, mes souvenirs, comme un matériau. C'est le matériau d'où naît la fiction dramatique. La fiction et la réalité se confondent, deviennent inséparables. »

Une analyse de son rapport au théâtre, lui-même étant le sujet de sa propre pièce, et sans indulgence, l'auteur, en français, livre une vision personnelle de l'Allemagne et de son passé nazi.

(Numéro spécial Falk Richter, *Parages 05*, la Revue du Théâtre National de Strasbourg)

*My Secret Garden* a inspiré *Un sentiment de vie* – citation de Falk Richter – pour Claudine Galea : « j'y suis entrée comme dans un vêtement qui m'allait un vêtement emprunté à un autre dans lequel on se sent bien on se sent soi-même. La même et pas la même Un soi-même nouveau On emprunte un vêtement et voilà on se sent soi-même sans emprunt soi-même augmentée. »

L'autrice désire écrire sur son père, pour lui ou à sa place – difficile mais possible -, écrit-elle : « Falk n'est pas tendre avec son père moi je suis tendre il faut que je sois tendre avec mon père si on n'a pas de tendresse pour aucun de ses parents quand on est un enfant on devient folle meurtrière moi je suis tendre avec mon père meurtrière avec ma mère... »

Rien n'est blanc ou noir. Qu'est-ce être du bon ou du mauvais côté selon l'Histoire et les histoires ?

Le père de celle qui raconte a quitté l'armée pour ne pas tirer sur ses amis harkis en Algérie :

« Mon père militaire ma mère antimilitariste ma mère anti-mon-père elle l'a épousé pour mieux le haïr elle l'a épousé pour mieux le haïr mon père un petit colon d'Algérie sans le sou ma mère anticolonialiste et mon père anticommuniste l'un viscéralement anticommuniste l'autre viscéralement anticolonialiste je suis issue de ces deux personnes le militaire ne frappait pas l'antimilitariste oui. »

Claudine Galea se rappelle ses dix-sept ans, courant vers quelque chose, « vers quoi elle ne sait pas elle veut y arriver Elle court vers la lumière vers UN SENTIMENT DE VIE ET DE BEAUTE. »

La vie, la lumière de l'instant qui passe, les chansons qu'on écoute et la Voix, Frank Sinatra dans *Strangers in the Night* ou dans *My Way*, qu'ils écoutent en voiture sur la cassette du père, et la fille qui traduit en français les paroles, et le désir et l'amour qu'on ressent pour les êtres et le monde, la séduction du père et l'admiration de la fille face à tant de nature, d'évidence et d'assurance virile.

L'acteur, chanteur et danseur Nicolas Martel, présence puissante et tranquille, prête sa voix grave et glamour à ces standards référentiels d'une époque qui se sent peu à peu révolue; par ailleurs, il chante merveilleusement bien les leaders romantiques de Schubert ou autre *Voyage d'Hiver*.

Un écran de tulle sur le mur de lointain projette dès le début de la représentation le silence feutré d'images hivernales – la montée ardue dans la neige poudreuse d'un paysage de montagne par un personnage en costume XVIII<sup>e</sup> siècle, soit le Lenz de Büchner, présence majestueuse et foncièrement poétique à l'écran, comme sur le plateau de scène, présence scénique au tricorne.

Falk Richter évoquait déjà Lenz, jeune homme fuyant, en quête de rêves perdus, au XVIII<sup>e</sup> siècle, une histoire de solitude et de souffrance que raconte un siècle plus tard, un autre jeune homme, Georg Büchner, révolutionnaire et socialiste – tous jeunes gens allemands en colère, note l'autrice.

La nouvelle *Lenz* (1835) est le récit par Büchner de l'errance du poète allemand dans les vallées vosgiennes enneigées, évoquant la marche vers la folie – l'abîme extérieur métaphorique de l'abîme intime de ce malheureux poète devenu fou, un contemporain du jeune Goethe.

L'homme au tricorne noir est atemporel, à l'écoute de la femme assise dans un fauteuil, ou qui se lève, devant l'écran de tulle ou bien se faufile derrière la transparence pour réapparaître encore.

Claude Degliame, actrice fidèle et mystérieuse des mises en scène de Jean-Michel Rabeux, règne sur le plateau, porteuse de la parole intérieure de l'autrice qu'elle déclame à sa seule manière – profonde, issue du tréfonds du corps et du cœur, attentive aux secrets échappés et aux non-dits de l'humanité, révélant à la scène les énigmes littéraires comme les énigmes existentielles.

Grâce à la résonance du verbe et des mots – un matériau d'écriture qui a « sauvé » l'autrice elle-même, l'actrice aussi, comme il sait réparer encore les êtres blessés que nous sommes tous.

Une très jolie mise en scène de théâtre, entre mots et musique, méditation et chansons.

Véronique Hotte

Du 27 septembre au 15 octobre à 19h, **Théâtre de la Bastille**, 76 rue de la Roquette 75011 – Paris. Tél : 01 43 57 42 14. [www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com)

## Un sentiment de vie, texte de Claudine Galea, mise en scène de Jean-Michel Rabeux, au Théâtre de la Bastille

Oct 01, 2021 | Commentaires fermés sur Un sentiment de vie, texte de Claudine Galea, mise en scène de Jean-Michel Rabeux, au Théâtre de la Bastille



© Simon Gosselin

### **fff** article de Denis Sanglard

Un sentiment de vie, plus qu'une histoire d'amour tâchée de haine et de non-dit entre une fille et son père, c'est l'histoire d'une écriture qui se tisse de souvenirs, entre l'Histoire et l'histoire, des traces pas très propres d'une sale guerre, celle d'Algérie, des colonies, de son empreinte tenace sur le linge sale de la famille, de la mort au travail et de l'absence. Histoire d'un père pied-noir, militaire, colonialiste, anticommuniste. Un taiseux réac et macho à la douceur incompréhensible devant sa fille, moderne Antigone camusienne. Et cet agonisant, trou dans le palais qui ne chante plus Sinatra mais le chuinte, désormais édenté, la gueule pourrie par ce cancer qui le ronge. Sinatra c'était la guerre, celle de quarante, la libération, les américains. C'est désormais la sienne de guerre, contre les larmes, contre la mort. Drôle de libération. Sinatra, la Voix, qui acte désormais la paix entre ces deux-là, la fille et le père, fin d'une drôle de guerre. Sinatra qui meurt et le père qui pleure. Longtemps après, *My way* arrachera les larmes de l'autrice. *My way*, où le regret de ce qui ne fut pas.

L'histoire d'une écriture donc, d'une autrice qui écrit, qui écrit comment écrire tout ce maelstrom, de la genèse d'un récit, qui prend appuie sur un autre récit, une déflagration pour Claudine Galea, « *My secret garden* » de Falk Richter, une histoire de père là-aussi. Falk Richter qui cite le dramaturge allemand Lenz, traversant les Vosges et sa folie. Et Büchner lui aussi citant Lenz. Et ces trois sont comme des rhizomes souterrains innervant et surgissant par effraction soudaine l'écriture de Claudine Galea, lui donnant son impulsion et sa raison, sa contradiction parfois. Histoire de folie, de mélancolie où l'écriture offre ce « *putain de sentiment de vie* », à se sentir vivant et de bâtir des récits, des mondes puisés à la source du monde et de soi. « *Un sentiment de vie à s'en brûler les lèvres* » qui ne sauve pas toujours. Paul Celan, Rainer Maria Rilke, Robert Musil, Marina Tsvetaieva, Virginia Woolf... sont les fantômes suicidés qui hantent ce récit. Claudine Galea met à plat le processus de son écriture qu'elle inscrit au cœur d'une généalogie littéraire, qui puise dans les traumatismes du monde et de chacun, de soi, écriture qu'elle révèle dans sa fragilité, sa brutalité, sa férocité, sa voracité, sa vitalité et son urgence. Charnelle et puissante. Sans concession.

Claude Degliame n'est pas l'autrice, ou du moins est-elle plus que cela, elle est l'incarnation, la chair de son écriture. Une chair à vif. Il faut le voir ce corps incandescent qui porte en lui les strates d'une vie de théâtre, les sédiments des écritures traversées au long d'une vie. Jean-Michel Rabeux lui a laissé cette liberté de prendre à bras-le corps ce texte, cette écriture singulière, qu'elle enserre à l'en broyer de son corps et de sa voix pour en tirer la substantifique moelle. Une voix à nulle autre pareille, on le sait, qui de chaque verbe, chaque mot, chaque phrase trouve des inflexions uniques et prégnantes qui les révèle au monde, à l'autrice même. L'écriture de Claudine Galea est une étoffe à la trame serrée que Claude Degliame déchire, effiloche, fils après fils, chaines après chaines, pour en percer le mystère, la structure et le dessin. Le résultat est là, bouleversant, inscrit dans ce corps fébrile et ses mains qui griffent l'espace. L'écriture prend littéralement corps, pèse de tout son poids de chair écorchée, d'amour blessé. Un homme est là qui écoute, Nicolas Martel. Il est le père, il est Richter, il est Büchner, il est Lenz en sa folie. Présence énigmatique en habit dix-huitième siècle, nous sommes au théâtre, tout est permis. Il chante Sinatra, donne la réplique, joue de la guitare électrique. Il est nu dans la neige des Vosges. Il est génial Nicolas Martel qui résiste à la dévoration de Claude Degliame. Plus complice que partenaire et quand il la prend dans ses bras ou quand il l'envoie en l'air, elle l'actrice-autrice redevenue soudain petite fille dans les bras de son père, oui le sentiment de vie est là qui les traverse et nous foudroie. Nous sommes au théâtre et le théâtre c'est sans doute ça, ce qui se passe entre ces deux, avec ce texte et cette mise en scène, « *c'est un Fucking sentiment de vie* » ...



© Simon Gosselin

**Un sentiment de vie** de Claudine Galea

Mise en scène de Jean-Michel Rabeux

Avec Claude Degliame et Nicolas Martel

Lumières Jean-Claude Fonkenel

Costumes Sophie Hampe

Assistante à la mise en scène Sophie Rousseau

**Du 27 septembre au 15 octobre 2021**

**A 19 h**

**Relâche les dimanches**

## De Claudine Galea à Claude Degliame : « Un sentiment de vie »

4 OCT. 2021 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#) | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Après « Au bord », l'actrice Claude Degliame et le metteur en scène Jean-Miche Rabeux retrouvent Claudine Galea pour une nouvelle pièce, « Un sentiment de vie » laquelle dialogue avec une pièce de Falk Richter, le « Lenz » de Büchner et un certain papa.



Scène de "Un sentiment de vie" © Simon Gosselin

«Falk». Le mot, le nom apparaît dès la seconde ligne du texte de Claudine Galea *Un sentiment de vie*. Dit par Claude Degliame qui nous regarde avec des yeux irradiés d'une lumière intérieure, ce n'est plus un mot, ni le prénom d'un dramaturge allemand, c'est un talisman, un rôle fondateur, une injonction chamaniste. « *C'est Falk qui m'a donné l'élan* » écrit Galea, « *Je vais dire Falk comme si je tutoyais Falk comme si je connaissais Falk* » poursuit-elle, une phrase que Claude Degliame porte jusqu'à la déflagration incantatoire. Falk Richter a écrit *My secret garden* sur son père et c'est ce texte qui aide Claudine Galea à écrire sur son propre père, son jardin secret.

A l'origine, une commande. Celle faite par Frédéric Vossier à Claudine Galea pour le numéro 5 de la revue *Parages* (la revue du Théâtre National de Strasbourg) consacré à Falk Richter, un des meilleurs numéros de la revue (cessera-t-elle de paraître après le départ annoncé de Stanislas Nordey à la tête du TNS ?). Dans ce numéro, on lit de très belles contributions dont celle de Nordey lui-même qui écrit à propos des textes de Falk Richter (il en a mis plusieurs en scène et en a donné en pitances aux élèves de l'école du TNS) : « *Pas d'histoire ni de personnage, plutôt une pluralité d'histoires défaites, d'expressions, de confessions, d'appels. Toute une matière textuelle hétérogène qui propose un nouveau théâtre de parole* ». *Un sentiment de vie* relève de ce théâtre de paroles, lequel a récemment suscité deux collections chez des éditeurs de théâtre. « Des écrits pour la parole » à l'Arche. Et « Hors cadre » aux Éditions Espaces 34, un « *lieu pour des voix, des fictions qui appellent la parole et le corps. Un trouble dans les genres, des forces en mouvement, du désir, de l'audace, de l'invention* » écrit Sabine Chevallier, directrice des éditions. C'est dans cette collection que paraît *Un sentiment de vie*.

« *L'histoire de Falk n'est pas la mienne, mais son histoire parle à mon histoire. Ça se mélange, j'aime quand ça se mélange, quand c'est impur. C'est comme ça qu'une nouvelle histoire commence* » écrit Claudine Galea dans *Parages*, en prélude à une version primitive de *Un sentiment de vie*, phrases non reprises dans l'édition du texte. Dans *Parages* le texte s'arrête sur l'évocation du Lenz de Büchner, référence à la première phrase du texte : « *le 20 janvier Lenz traversa la montagne...* » Le texte de Galea mis en scène par Jean-Michel Rabeux est plus développé, c'est la version publiée. Il s'achève sur la mort du père : « *C'est le mois de janvier l'année de tes soixante-dix huit ans et tu meurs PAPA tu meurs un matin de janvier tu es sorti dans le jardin tailler les roses tu n'as plus de palais, tu n'as plus de poumons il fait un soleil parfait un soleil COMME LABAS un soleil qui déchire* ». Là-bas, c'est l'Algérie. D'un janvier l'autre, de Falk à PAPA, le texte multiplie les échos et l'actrice les amplifie. Après « Falk », expulsé par la bouche de Claude Degliame, en lettres capitales, dans la gorge de l'actrice, le mot « PAPA » se brise.

Dans le numéro 9 de *Parages* consacré, lui, à Claudine Galea, Jean-Michel Rabeux dit avoir « *reconnu* » *Un sentiment de vie* « *dès la première lecture* », « *stupéfait de s'y trouver avec tant d'acuité, de précision, sans comprendre vraiment pourquoi* ». Et plus loin : « *ses mots nous emmêlent à elle et l'emmêlent à nous, ils nous obligent à considérer le mystère commun de notre origine, tous nés de père et mère, tous inextricablement liés* ». On ne saurait mieux dire. Le texte suivant de la revue est un entretien (mené par Chantal Boiron) avec l'actrice Claude Degliame qui venait d'interpréter *Au bord* de Claudine Galea et s'appêtait à retrouver le même metteur en scène pour *Un sentiment de vie*. Derniers mots de Claude Degliame à propos d'*Un sentiment de vie* : « *J'ai l'impression troublante que Claudine parle de la façon dont je m'y prends pour créer, et pourtant elle ne parle pas de moi, non c'est de chacun, de tous ceux qui osent créer. Elle parle à chacun, de nos plongeurs, de nos morceaux sensibles de vie, de nos corps qui tombent et se relèvent, du monde quoi ! Alors ça donne vraiment envie à l'actrice que je suis de prêter ses jambes, sa bouche son souffle, son âme, de servir de relais. On peut ne pas y arriver mais on s'en relève quand même, c'est le jeu, Une danse, dit-elle.* »

Büchner-Lenz, Falk sont comme des mains amis qui se penchent sur l'épaule de Galea pour mieux l'épauler lorsqu'elle écrit ce texte remuant le cloaque familial, le père d'abord. Habillé comme Lenz, l'acteur Nicolas Martel traverse le texte et, en vidéo noir et blanc, marche de dos dans une montagne enneigée. Complicité entre deux corps que tout oppose. Celui charpenté et un peu épais de Nicolas Martel qui chante des airs de Sinatra, "The Voice", que chantait ou écoutait le père lorsque Claudine était petite fille. Et celui osseux de Claude Degliame laissant tomber une à une les feuilles du texte qu'elle connaît par cœur comme des feuilles mortes, comme des bouts de peau brûlée. La musique, ici et là, passe panser les plaies.

**Théâtre de la Bastille, 19h, jusqu'au 19 oct, sf dim.**

**Le texte de Claudine Galea *Un sentiment de vie* est publié aux Éditions 34, dans la collection Hors cadre, 54p, 12,50€**

# Souvenirs d'en-France de Claudine Galéa

Deuxième pièce de l'autrice dont s'empare Jean-Michel Rabeux, *Un sentiment de vie* est une adresse au père mort entrelacée de réminiscences de l'enfance.

**L**ongtemps, elle a hésité. Longtemps, elle a vécu sans oser pousser la porte de son jardin secret, jusqu'à ce qu'elle lise *My Secret Garden*, du dramaturge allemand Falk Richter. Alors Claudine Galéa s'est sentie autorisée, encouragée, libérée... Elle pouvait évoquer le passé, son père, militaire, colonialiste, pied-noir, raciste, et sa mère, communiste, anticolonialiste, pacifiste. Poser des mots sur des souvenirs lointains, heureux, pas toujours. Déchirer le voile des apparences. Celui qui l'aimait tendrement, c'était son père, pas sa mère. C'est dit, c'est écrit. Alors elle va raconter ce père, par petits bouts décousus, ce père qui a quitté l'armée pour ne pas tirer sur les copains en Algérie, qui a fait l'Indo, comme on disait. Debout sur la jeep, il écoute Frank. « *Strangers in the night...* ». Le père sifflait toutes les chansons, de Sinatra. Pour tomber les filles, y a pas mieux. À la fin de sa vie, malade, il ne pouvait plus siffler. Sa bouche, un champ de bataille, explosée, trouée.

UN SENTIMENT DE VIE, COMME LA PLUPART DES PIÈCES DE L'AUTRICE, EST PUBLIÉ AUX ÉDITIONS ESPACES 34.

## Un pas de côté sur les traces de Falk Richter

Après quoi courait ce père ? Pourquoi portait-il en lui une telle colère ? Le texte de Galéa bifurque, sans avis. Falk Richter est rejoint par deux autres auteurs allemands, Lenz et Büchner. Lenz courant dans les Vosges, nu dans la neige, pour rien, pour tout, pour fuir ou aller vers. On ne sait pas. Büchner, le révolutionnaire, écrit Lenz pour raconter cette course vers un point de non-retour, ce basculement vers la folie. Claudine Galéa marche sur les pas de Richter, qui marche sur les traces de Lenz et de Büchner. Richter a un compte à régler avec son père, qui, pendant la guerre, était « du mauvais côté » des Allemands, du côté des nazis. Claudine Galéa fait un pas de côté. Elle a plus de moments de bonheur à rattraper que de comptes à régler avec son père.

L'écriture est puissante, à la fois torrent et petit ruisseau, impétueuse et tendre. Elle avance par à-coups, suit les méandres de sa pensée-souvenir qu'elle déploie au fil des mots. L'histoire s'écrit en minuscule et en majuscule, l'itinéraire de son père n'a rien de celui d'un enfant gâté mais il assume. On devine les tensions entre ces deux-là, la jeune fille rebelle, la jeune femme émancipée, qui tient tête à l'autorité paternelle. Puis la fin de vie. Le corps qui lâche, inversion des hiérarchies. Galéa ne se laisse pas déborder par l'émotion. Elle la rend palpable. Revient à la littérature, Virginia Woolf, Nina Simone, Sylvia Plath, des autrices qui complètent le panthéon littéraire qu'elle s'est choisi, livre après livre.

La mise en scène de Jean-Michel Rabeux sublime l'écriture de Galéa. Elle ne s'embarasse pas d'affects et d'effets : un fauteuil, un tulle où sera projetée en boucle la fuite éperdue de Lenz ; une femme, corps androgyne, voix rauque et mystérieuse de Claude Degliame, qui s'empare avec gourmandise de chaque mot, souffle dessus comme on souffle sur la braise ; un homme en habits de cour, Nicolas Martel, statue mutique figée dans le marbre qui, peu à peu, va entrer dans la danse. Claude Degliame murmure les mots, jongle entre les aigus et les graves. Elle impose un rythme, laisse entendre les points de suspension. Entre ses mains, le manuscrit dont elle enlève, une à une, les pages se répandent au sol. Son partenaire de jeu, lui, se fait crooner, danseur, guitariste. Le duo joue sur les contrastes jusqu'à devenir indissociable. Le spectacle, tout comme la pièce, sent le soufre. Parce qu'écrire, jouer, c'est non négociable. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 15 octobre, Théâtre de la Bastille, Paris.  
Réservations : 01 43 57 42 14.



Sur scène, Nicolas Martel et Claude Degliame jouent sur les contrastes. Simon Gosselin

### **Un sentiment de vie**

De Claudine Galea, mise en scène de Jean-Michel Rabeux. Durée: 1h15. Jusqu'au 15 oct., 19h (du mer. au ven.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11<sup>e</sup>, 01 43 57 42 14. (15-25€).

**■** Au premier plan, une écrivaine, une femme en deuil, une comédienne. Au second, un auteur contemporain allemand, un héros de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, des romanciers suicidés. Sur scène, Claude Degliame, Nicolas Martel. Avec des absents bien présents : Falk Richter, Lenz, Büchner, Virginia Woolf, Sarah Kane, Claudine Galea. Visible ou invisible, ce monde peuple le plateau comme il peuple la tête et les mots de l'autrice. Il s'agit ici d'ordonner la mémoire, l'émotion, la perte, le manque, l'envie de vivre et celle, suprême, d'écrire

le sentiment de vie. Ce spectacle sur le fil, mis en perspective avec ses arrière-pays et ses lignes de fuite par Jean-Michel Rabeux, fait irruption dans le flux de nos pensées. Les yeux clairs de Claude Degliame, sa main qui tremble, son corps porté par son partenaire comme une enfant abandonnée, sa façon de faire face à la fragilité : cela ne s'oublie pas.